

Improvisation sur « Firmin Gouvion distribuant les aumônes » (Musée municipal de Toul)

Cette année là, l'automne avait été étonnamment précoce, la ville peinait à émerger d'un brouillard sournois qui la recouvrait longtemps d'un voile indistinct et la maintenait toute entière engourdie dans une sorte de stupeur floue. C'est n'est qu'à l'approche de midi qu'elle parvenait à s'en dégager, pour s'offrir enfin, radieuse et triomphante, à la tiédeur bienfaisante des rayons du soleil.

Je me souviens que le jour de la première séance de pose, je ne me suis pas réveillé, frappé moi aussi par ce sortilège léthargique. Ce sont des chats en furie qui, crachant leur haine puis s'enfuyant dans un vacarme d'objets renversés, m'ont brutalement arraché à mes rêves, me jetant à bas du lit, l'esprit encore tout englué et confus. Je me suis habillé à la va-vite, j'ai attrapé au passage tout mon matériel de peinture et dégringolé quatre à quatre les marches de l'escalier de bois grinçant et biscornu. Une charrette à bras, débordant de légumes, poussée par un pauvre diable à l'air ahuri, passait devant la porte, j'ai bien failli la renverser et suis parti d'un grand éclat de rire en imaginant la scène que j'avais failli provoquer. Lorsque dix heures ont sonné au clocher de Saint-Gengoult, je me suis mis à courir, galopant à toutes jambes dans les rues étroites et sombres, et c'est tout échevelé, peinant à retrouver mon souffle, que je suis arrivé enfin devant le monumental porche de pierre encastré de deux pilastres qui, dans sa sévérité hautaine, coiffé de son fronton triangulaire, m'est toujours apparu depuis lors comme l'image même de son propriétaire. Car il vous écrasait de toute sa hauteur sans qu'il soit possible, depuis la rue, de deviner quoi que ce soit de l'hôtel particulier ni de la cour intérieure qu'il dissimulait au regard des curieux.

Et de fait, lorsque je fus introduit dans le salon où il m'attendait, Monsieur Gouvion me toisa longuement en silence, promenant son regard de ma tignasse ébouriffée à mes souliers couverts de poussière, puis finit par lâcher d'un ton glacial : « A l'avenir, jeune homme, vous vous efforcerez d'arriver à l'heure ».

Un peu en retrait, ma tante, la sœur Rosalie, me souriait d'un air indulgent.

Chère tante Rosalie ! C'est elle qui m'avait fait venir à Toul quelques mois auparavant, alors que, pour la plus grande fureur de mon père, je venais de claquer la porte de l'atelier de peinture où j'avais été placé en apprentissage, jugeant que les tâches qu'on me confiait étaient indignes de mes capacités. J'étais alors un jeune homme ambitieux, sûr de son charme et de son talent, et ne rêvais que de quitter Dijon pour aller faire carrière à Paris, la seule ville, à mon avis, capable de reconnaître mon talent. Alertée par ma mère que ces projets terrifiaient, ma tante, supérieure à Toul de la congrégation des sœurs de Saint-Charles, avait cherché un prétexte pour me faire venir auprès d'elle, espérant me convaincre de renoncer à mes chimères. L'occasion lui en avait été donnée sans difficulté par la nécessité de restaurer les peintures de la chapelle de l'hôpital, que des infiltrations de neige avaient sérieusement abîmées au cours d'un hiver particulièrement rigoureux.

Je garde un bon souvenir de ce travail auquel je me suis consacré avec enthousiasme. Je passais de longues journées seul dans la chapelle, tout entier absorbé par ma tâche, sans aucun souci de l'heure, de la faim ou de la fatigue. Parfois, une religieuse entrait sans bruit, s'agenouillait en prière, puis retournait à ses malades non sans m'avoir glissé quelque douceur, un fruit, une poignée de noisettes, avec un sourire d'encouragement.

Du haut de mon échafaudage où je tentais de ramener à la vie un archange défraîchi, je vis un jour ma tante s'avancer, accompagnée d'une haute silhouette vêtue de noir qui resta longtemps silencieuse devant les peintures que j'étais en train de restaurer, les examinant avec attention : c'était le baron Louis Firmin Gouvion. Ce notable toulouais jouissait d'un grand prestige auprès des religieuses en raison des sommes qu'il allouait régulièrement à l'hôpital dont elles avaient la charge. Resté veuf et sans enfant après le décès prématuré de sa femme, il venait par ailleurs de faire connaître officiellement son intention de léguer après sa mort une somme importante au Bureau de Bienfaisance de la Ville



Firmin GOUVION distribuant les aumônes par Balthasar de Gachéo (1863)

Huile sur toile, 142 x 155, Musée municipal de Toul

**Voir Etudes Toulaises, 1992, n°64, p 9 à 13, l'article qui lui est consacré sous le titre
"Un peintre d'histoire oublié, Balthasar de Gachéo" par Nadine THIÉBAUT-FREY.**

de Toul, ce pourquoi le Conseil Municipal, soucieux de lui témoigner sans tarder sa reconnaissance, avait décidé de faire réaliser une peinture destinée à immortaliser cette générosité, laissant à Monsieur Gouvion le soin de sa mise en œuvre. Dès qu'elle avait eu vent de ce projet, ma tante, fidèle à la promesse faite à ma mère de me retenir loin de Paris, s'était empressée de lui parler de moi avec enthousiasme, faisant grand éloge de mon talent, vantant l'habileté de mon art, la sûreté de mon trait. Sa force de persuasion lui avait obtenu gain de cause.

Oh, les choses n'ont pas été faciles ! J'ai même été sur le point de tout laisser tomber. Déjà mal engagées avec mon retard du premier jour, mes relations avec Monsieur Gouvion ne se sont guère améliorées par la suite, surtout lorsque j'ai réalisé que je n'aurais aucune latitude quant à la composition du tableau, qu'il avait lui-même décidée et que je trouvais d'emblée beaucoup trop figée. Dépossédé de la conception d'ensemble, qui est le fondement, l'essence même de toute création artistique, j'avais le sentiment humiliant d'être réduit à un rôle de simple exécutant, voire de barbouilleur, ce que mon amour propre n'était guère disposé à accepter.

J'avais vingt ans, l'âge des jugements sans appel, et je considérais sans aucune indulgence cet homme que je trouvais froid, hautain, suffisant. L'admiration – pour ne pas dire la vénération – que lui portaient les religieuses, à commencer par ma tante, ne cessait de m'insupporter, s'adressant à quelqu'un qui avait, à mon sens, une bien curieuse manière de mettre en pratique l'injonction évangélique « que ta main gauche ignore ce que fait ta main droite ». Mais voilà, nourrissant toujours le projet d'aller à Paris pour y connaître la gloire, j'avais besoin de cet argent et j'ai fini par faire ce qu'on me demandait.

D'un ton un peu docte, Monsieur Gouvion m'avait expliqué qu'il avait voulu faire figurer à ses côtés des personnes susceptibles de représenter les divers aspects de son œuvre de charité, tant institutionnelle que privée.

Ma tante Rosalie, bien indentifiable avec la coiffe caractéristique de son ordre, figurait l'hôpital qu'il soutenait de ses subsides. Une charmante petite fille, Marie-Anne, symbolisait l'action de l'austère Bureau de Bienfaisance de la ville ; elle était l'aînée de six enfants dont le père, ouvrier couvreur, était resté paralysé après avoir glissé d'un toit un jour de gel.

Un peu en retrait se tenait Mademoiselle Rose, une lointaine parente qu'il avait fait venir chez

lui après la mort de sa femme, pour tenir la maison. Tous les jeudis, elle servait aux pauvres du pain et de la soupe. Le vieux Théodore, un ancien soldat presque aveugle, était de ceux-là.

Mademoiselle Rose était une femme douce, sensible, généreuse, qui ne manquait jamais, après les séances de pose, de nous faire descendre, Théodore, Marie-Anne et moi, dans la grande cuisine où, devant un bon feu qui nous dégourdissait, elle nous servait des bols de lait chaud avec de belles tranches de pain doré. C'étaient d'agréables moments de détente où nous nous laissions aller à bavarder et rire sans contrainte, loin du regard sévère de Monsieur Gouvion qui nous impressionnait tant.

Le vieux Théodore ne disait rien, il nous écoutait silencieusement, plongeant son regard sans vie dans le bol de lait qu'il tenait serré entre ses doigts noueux. Pourtant, un jour ou Mademoiselle Rose avait réussi à subtiliser pour lui un reste de vin, sans doute enhardi par l'alcool, il se mit à nous raconter, d'une voix presque inaudible, avec des mots qui s'entrechoquaient comme des cailloux, la campagne de Russie où il avait eu les orteils gelés. Et tandis que, médusés, nous l'écoutions évoquer les marches forcées dans la neige, le froid qui cinglait les visages, la Bérézina qui charriait des cadavres au milieu des glaçons, des larmes coulaient silencieusement sur ses joues grises.

J'avais beau ne pas en être entièrement satisfait, c'était quand même mon premier « vrai » tableau, que j'avais signé de mon nom, et j'ai conservé soigneusement l'article qui parut quelque temps après dans « [l'Écho Toulinois](#) ».

« C'est mardi dernier qu'a eu lieu, sous les lambris de l'ancien palais épiscopal, la cérémonie au cours de laquelle a été solennellement dévoilée au public la peinture que la municipalité a fait réaliser en hommage à la générosité de Monsieur Firmin Gouvion, bienfaiteur du Bureau de Charité de notre ville.

Lorsque le maire, Monsieur Croissant, a découvert la toile après avoir ôté le drap qui la recouvrait, un murmure d'approbation a parcouru l'assemblée, frappée d'admiration devant le réalisme de la scène qui s'offrait à ses yeux, œuvre d'un jeune artiste au talent prometteur.

Dans leurs allocutions, le premier magistrat et le sous-préfet firent assaut de louanges et d'esprit, rendant hommage à la générosité du donateur qui laissera à la postérité l'exemple des plus hautes vertus.

La peinture, qui allie avec bonheur une évidente qualité artistique et le rappel des valeurs chrétiennes,

a été accrochée dans le salon d'honneur de l'hôtel de ville, où elle ne pourra manquer de frapper les âmes les plus sensibles comme les cœurs les plus endurcis, pour les faire vibrer dans une commune émotion ».

La première fois que j'ai revu Marie-Anne, c'était il y a trois ans, aux courses de Longchamp où m'avait entraîné mon ami Marcel Verdant, le marchand de tableaux. C'est lui qui m'a aidé à m'introduire dans le monde artistique après que j'aie quitté Toul, la tête bourdonnante d'ambition, certain que la célébrité m'attendait et serrant dans ma poche des deux cents francs du tableau Gouvion. Certes je n'ai pas connu la gloire dont rêvait ma jeunesse exaltée, mais je me suis fait un nom comme portraitiste, et j'ai même exposé au dernier salon deux toiles qui ont été remarquées par la critique.

Bien sûr, j'avais su ce qui était arrivé à Marie-Anne, le scandale causé à Toul lorsque, dans la floraison insolente de ses dix sept ans, elle s'était affichée pendant plusieurs mois aux bras d'un officier de cavalerie, marié et père de famille, puis son départ pour la capitale et ses débuts au théâtre où elle avait connu quelques petits succès, sous le nom d'Aurore de Bussy.

C'est Marcel qui me l'a montrée, pas loin de nous, dans la tribune du duc de Morny. Elle était resplendissante, avec une robe couleur de myosotis, un chapeau extravagant planté gaiement sur sa chevelure toute croulante de boucles brunes. Au milieu d'un groupe bruyant et chahuteur, sachant qu'elle attirait le regard des hommes, elle suivait la course derrière ses petites jumelles qu'elle levait de temps en temps d'un geste gracieux, légèrement déhanchée, prenant appui sur l'épaule d'un homme ventripotent et lourd, de vingt ans son aîné, qui suait sous son chapeau noir.

Qui aurait pu reconnaître, dans cette jeune femme sûre d'elle et provocante, la petite Marie-Anne douce et sérieuse, avec ses bandeaux de cheveux sages, qui, quelques années plus tôt, traversait timidement les salons de Monsieur Gouvion, chaperonnée par une religieuse ?

Je ne pensais plus du tout à elle lorsque le hasard nous a de nouveau réunis hier soir, au foyer de l'opéra où j'étais allé écouter « Orphée aux Enfers ». A côté de moi, deux dandys ne la quittaient pas des yeux, jacassant et se poussant du coude. « Vrai, disais le plus jeune à son ami, tu n'es pas au courant ? Tu sais qu'elle était entretenue depuis plusieurs années par Hyppolite Carlier, le propriétaire des mines de Cranteville. Il était fou d'elle, l'avait installée dans un hôtel particulier avec des domestiques, des équipages,

la couvrait de bijoux. Elle le menait par le bout du nez, inventant chaque jour de nouveaux caprices, faisant valser les millions, croquant sa fortune avec des amants de plus en plus jeunes qu'elle ne se donnait même pas la peine de cacher.

Eh bien, figure-toi qu'elle vient de le laisser tomber, pour le séduisant duc de Beaurepaire, un familier des Tuileries, une des plus grosses fortunes de l'empire, dont elle est maintenant la maîtresse attitrée. Le gros Hyppolite, hébété de chagrin, à moitié ruiné, a tenté de mettre fin à ses jours et il y serait parvenu si son valet de chambre n'était pas arrivé juste à temps pour l'en empêcher. »

Tandis que mon voisin continuait son récit, n'omettant aucun détail croustillant des racontars qui depuis quelques jours, devaient circuler, tourner, enfler, derrière la soie des éventails et la fumée des cigares dans les salons du faubourg Saint Germain, j'ai vu tout à coup se dessiner, comme une évidence, derrière l'infortune du malheureux Hyppolite Carlier, la vengeance de Marie-Anne, dont les racines devaient s'enfoncer dans un terreau de haines accumulées depuis sa jeunesse gâchée :

- La haine des patrons inflexibles qui tiennent pour rien la vie de leurs ouvriers, comme l'était son père, et ne veulent pas prendre le risque de perdre une seule journée de gain ;
- La haine des puissants qui arrachent à la ferme familiale des Théodore tout juste sortis de l'enfance pour les jeter sous la mitraille, puis les abandonner, crevant de faim, de froid dans des steppes hostiles et gelées ;
- La haine des bourgeois bien nés qui prennent sous leur toit, presque comme domestiques, des Mademoiselle Rose, petites parentes sans dot et sans beauté ;
- La haine des notables qui assoient leur respectabilité en distribuant, à la face du monde, quelques parcelles d'une fortune qu'ils ont trouvée dans leur berceau.

Lorsqu'elle est passée devant nous pour rejoindre sa loge, au bras du sémillant duc de Beaurepaire, Marie-Anne a tourné un instant vers moi son visage -sans me voir-, et dans ses yeux bleus que je reconnaîtrais entre mille, brillait une lueur de triomphe.

Geneviève FRANÇOIS

Ce texte, librement inspiré de l'oeuvre de Balthasar de Gachéo, a été primé au concours de Fontenoy-la-Joûte en 2015